

LE PALATIN

La Roma quadrata. — La Maison d'Auguste. — Les palais impériaux. — Le Palatin à l'époque byzantine. — Les Jardins Farnèse.

Lorsqu'on passe du Forum au Palatin, il semble qu'on passe de la République à l'Empire. Les souvenirs du régime impérial s'y évoquent, en effet, si puissamment qu'ils effacent tous ceux de l'époque antérieure. Pourtant, cette colline abrupte fut le noyau de la Ville Éternelle. Même, elle fut longtemps à elle seule Rome entière. C'est là que le fondateur de la cité en traça le contour, d'après les rites étrusques. A l'emplacement des portes, il soulevait la charrue augurale; car, le sillon étant sacré, nul ne pouvait le franchir. L'enceinte des villes se trouvait ainsi, dès la première heure, sous la protection des dieux.

Ce passé lointain, que naguère encore on prétendait fabuleux, s'affirme aujourd'hui par d'irrécusables témoignages. Des vestiges nombreux

nous contraignent à tenir pour vraies, au moins d'une vérité générale, les traditions que les annalistes latins avaient recueillies. Sous les palais construits par les Césars, la muraille primitive a été partiellement exhumée. De larges blocs de tuf permettent de jalonner avec précision le périmètre de la *Roma quadrata*. On a même retrouvé les assises de la porte principale, la *Porta Mugonia*, comme on l'appelait à cause du mugissement des bœufs qui, le soir, y passaient pour aller boire dans les eaux du Vélabre. Cette allusion à la vie rustique achève bien l'image qu'on doit se faire de Rome naissante et que Montesquieu a si justement dessinée : « Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit de celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la terre. »

Quand Rome, pour s'accroître, s'étendit sur d'autres collines, le Palatin conserva son prestige. Les familles patriciennes étaient fières d'y habiter. Au dernier siècle de la République, les plus importants personnages y demeuraient. Ce fut le cas de Scaurus, de Catulus,

de Crassus, de Catilina, de Clodius, d'Antoine, d'Hortensius, de Cicéron. César, si noble qu'il fût, n'avait eu garde de les imiter. Pour se rendre agréable aux démocrates, il s'était logé dans le quartier populaire de la Suburra; il y résida jusqu'au jour où, s'étant fait élire pontife, il vint occuper la *Regia* du Forum.

Auguste n'était encore que le triumvir Octave quand il acheta, sur le Palatin, la maison de l'orateur Hortensius. Il l'agrandit un peu, dans la suite; mais elle conserva toujours l'aspect d'une demeure privée. Comme on peut le voir par les fouilles, elle se composait de pièces étroites, distribuées symétriquement autour d'un péristyle, sur le plan normal des habitations romaines. Auguste y vécut pendant tout son règne, de la façon la plus simple, avec une modestie élégante et du meilleur goût. Suétone nous a décrit cette maison : « Elle n'était remarquable ni par sa grandeur ni par sa décoration. Les portiques, peu développés, avaient pour soutien des colonnes en pierre commune des Monts Albains. Dans les chambres, on ne voyait ni marbre ni mosaïque. Pendant plus de quarante ans, il occupa la même pièce, été comme hiver. Un particulier ayant quelque aisance dédaignerait les meubles dont il se ser-

vait. Il ne portait guère que des vêtements faits chez lui, par sa sœur, sa femme, sa fille. Il mangeait sobrement. Son menu habituel, c'était le gros pain, le lait, le fromage, le poisson, les figues fraîches. Il prenait fort peu de vin. »

Autour de sa demeure, et comme pour en détourner l'attention publique, il éleva des monuments splendides, parmi lesquels ce fameux Temple d'Apollon Palatin, qui rappelait l'intervention du dieu à la bataille d'Actium :

Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo (1).

Un vaste portique entourait le sanctuaire. Deux bibliothèques y attenaient. Les colonnes de marbre, les pavements de porphyre et de jaspe, les panneaux d'ivoire, les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque y étaient multipliés.

En arrière de la Maison d'Auguste, se trouvait un exèdre, sorte d'hémicycle, d'où l'Empereur pouvait, sans sortir de chez lui, assister aux spectacles du Grand Cirque. On sait que les jeux publics furent, pour Auguste, un puissant moyen de règne. Il en fit comme une institution d'État. Aussi s'imposait-il le devoir strict de les présider, malgré la perte de temps

(1) *Enéide*, VIII, 704.

qui en résultait pour lui; car les jeux duraient parfois la journée entière. Si quelque affaire grave l'obligeait, par hasard, à quitter l'exèdre, il en demandait la permission au peuple, nous dit Suétone, qui ajoute : « Mais, tant qu'il restait dans sa loge, il ne faisait rien autre chose que suivre le spectacle afin de ne pas s'exposer aux murmures que César avait souvent provoqués pour s'être occupé à lire des lettres pendant la représentation. »

La simplicité dont Auguste s'entourait se retrouve dans la Maison de Livie.

Trois chambres s'ouvrant au fond d'un *atrium*, une quatrième salle servant de *triclinium*; puis, à l'extrémité d'un couloir, quelques pièces minuscules, d'un usage domestique, — c'était là toute l'habitation. Elle n'avait d'autre luxe qu'un décor de fresques murales, qui sont parmi les plus belles qu'on ait découvertes à Rome. Les sujets représentés sont des aventures mythologiques, des épisodes champêtres ou religieux, des perspectives architecturales, des paysages, des guirlandes, etc. D'un sentiment vif et délicat, d'une exécution rapide, sobre et légère, ces peintures rappellent les plus heureuses créations de l'art alexandrin. L'une d'elles se distingue même par un style si

élevé, qu'elle fait penser à quelque chef-d'œuvre grec dont elle serait la copie. Elle met en scène la nymphe Io, captive d'Argus et qu'Hermès vient délivrer. Assise au pied d'une colonne, la victime de Héra tourne vers le ciel ses yeux en pleurs. L'élégance de l'attitude, la finesse des contours, la grâce de la draperie tombante, le charme tendre de l'expression communiquent à la figure un parfum délicat d'hellénisme.

C'est là, croit-on, que Livie se retira pendant son veuvage. Elle y habita quinze ans, altière, dominatrice et astucieuse comme autrefois, poursuivant contre son fils un duel implacable et sourd, toute occupée à proclamer le culte de son époux, à constituer l'absolutisme impérial en dogme religieux, à fonder le droit divin de l'Empire.

Tibère, qui affectait comme Auguste la simplicité, estima cependant que la maison de son prédécesseur était par trop modeste, et il s'en fit construire une plus vaste. La *Domus Tiberiana* s'élevait à l'angle nord du Palatin, en haut du *Clivus Victorix*. Les cyprès et les chênes-verts la recouvrent aujourd'hui. Tibère d'ailleurs n'y demeura guère. Bientôt rassasié du pouvoir, las des honneurs, dégoûté des flatteries, et, comme tous les épuisés, avide de

sensations violentes, il abandonna Rome pour Caprée.

Avec Caligula, les mœurs des cours asiatiques s'installèrent au Palatin. Il agrandit considérablement la Maison de Tibère, en faisant élever sur les pentes de la colline ces étages de salles, dont les voûtes et les arcs en ruine composent un décor si pittoresque.

Le despotisme impérial, sous sa forme la plus monstrueuse, a pris naissance là. Du premier coup, Caius César mesura ce que Rome pouvait supporter de tyrannie. Un siècle et demi à l'avance, il aurait pu dire comme Caracalla : « Je peux tout et sur tous ». Le monde fut, dès lors, livré à un monomane féroce, qui ne se plaisait qu'à l'extraordinaire et au gigantesque. Un jour, il fit jeter une passerelle qui, par-dessus le Vélabre, reliait son palais au Capitole, afin de pouvoir plus commodément aller s'entretenir avec « son frère » Jupiter. Une autre fois, il se dédia un temple où il s'adorait lui-même, et il désigna son cheval Incitatus comme un des pontifes de ce nouveau sacerdoce. A Rome qui avait déjà vu tant d'horreurs, il montra ce qu'elle ne connaissait pas encore, — une passion maniaque du meurtre, le besoin de tuer, indépendamment de toute

idée de vengeance et d'intérêt, pour la seule joie de faire souffrir et de voir couler le sang. Il se faisait donner le spectacle de la torture dans ses orgies. Et l'on sait le gracieux compliment qu'il tourna un soir à la voluptueuse Césônia, en lui caressant la nuque : « Il suffirait d'un signe de moi pour que cette jolie tête tombât. »

Le Palatin, qui servit de théâtre aux extravagances et aux débauches de ce bouffon épileptique, garde aussi le souvenir de sa mort. Une conjuration se forma contre lui, dans la quatrième année de son règne : elle avait pour chef un tribun militaire, Cassius Chéréas, que l'Empereur avait offensé par des injures obscènes. Le 24 janvier 41, Caligula, qui venait de présider à des jeux sur le Forum, voulut rentrer au palais vers midi. Laissant sa garde germanique prendre la rue Palatine, il s'engagea presque seul dans le Cryptoportique, galerie couverte qui serpentait sous les constructions impériales et que les fouilles récentes ont exhumée en partie. Les conjurés l'attendaient là, dans le jour blafard qui filtrait par les ouvertures de la voûte. Chéréas s'était réservé le droit de frapper le premier coup; il l'asséna en pleine tête : ses complices achevèrent son œuvre.

Lorsqu'on parcourt le Cryptoportique à la tombée de la nuit, cette scène tragique fait place à une autre image. On croit y voir passer Messaline, telle que Juvénal nous l'a dépeinte, dérochant sa chevelure noire sous une perruque fauve, accompagnée d'une seule esclave, et courant d'un pas furtif aux bouges de la Suburra :

Ausa Palatino tegetem præferre cubili,
Linquebat, comite ancilla non amplius una,
Et nigrum flavo crinem abscondente galero.

Néron n'a laissé aucune trace au Palatin. Il se plaignait sans cesse d'y être à l'étroit et tenait pour de piètres personnages ses prédécesseurs qui s'étaient contentés de si peu. Il chercha donc en dehors de la colline impériale l'espace nécessaire aux constructions qu'il méditait ; il le trouva dans la plaine qui sépare le Cælius de l'Esquilin. Ses architectes lui bâtirent à la hâte cette Maison Dorée, qui dépassait en richesse décorative, en profusion de matières précieuses, les plus fastueux édifices du despotisme oriental.

En outre des palais, la résidence comprenait des jardins, des bois, des champs, des piscines, et un grand lac artificiel où les aqueducs entretenaient de l'eau courante. La superficie du parc mesurait plus de cent hectares.

La réaction des Flaviens contre la mémoire de Néron profita au Palatin. Ils revinrent y demeurer, comme pour placer leur dynastie récente sous la protection des monuments les plus antiques de Rome et des souvenirs les plus sacrés de la patrie.

Vespasien, imitant la simplicité d'Auguste, vécut avec une économie sévère dans les anciens palais impériaux. Titus suivit son exemple. L'un et l'autre pourtant étaient passionnés de construction ; mais, pour mieux faire ressortir l'égoïsme de Néron, ils n'entreprirent que des travaux d'utilité publique, thermes, amphithéâtre, temples, basiliques, etc... « Rome enfin, disait Martial, est rendue à elle-même. Grâce à toi, César, ce qui ne servait qu'au plaisir d'un seul homme est offert maintenant à la jouissance de tous. »

Le frère du sage Titus ne lui ressemblait guère. Domitien reprit, quoique avec plus d'intelligence et de mesure, la tradition de Caligula. Il se faisait rendre les honneurs divins, et le préambule de ses édits portait : « Notre seigneur et dieu ordonne... » Le palais qu'il s'éleva sur le Palatin témoigne le progrès que les mœurs monarchiques accomplirent sous son règne. Les poètes contemporains s'épuisent en hyperboles

pour vanter le nouveau « sanctuaire » de la puissance impériale.

Il est presque entièrement déblayé aujourd'hui. Conforme au plan classique des maisons romaines, il n'a de particulier que la grandeur de ses proportions. Il s'ouvrait à l'est par un vestibule majestueux qui se développait sur toute la face du monument. La porte centrale donnait accès dans une pièce immense, terminée en abside. Seize colonnes corinthiennes en marbre de Phrygie supportaient la voûte. Des niches ornées de statues étaient creusées dans le mur extérieur. Et, sur toutes les parties de la construction, les ornements étaient prodigués, jusqu'à l'excès; car les folies architecturales de Néron avaient perverti le goût des artistes. C'était l'*Aula regia*, la salle où le prince tenait ses audiences, vraie « salle du trône ». Domitien est, en effet, le premier empereur qui ait siégé sur un trône. Au delà s'étendait le *Peristylum*, vaste cour de trois mille mètres carrés, que bordait un portique. Le *Triclinium* occupait l'arrière du bâtiment. A droite et à gauche, de larges fenêtres laissaient voir deux nymphées, où l'eau jaillissait d'une fontaine de marbre, parmi les verdure et les fleurs. C'était la plus belle salle à manger que Rome eût en-

core vue. Martial comparait aux banquets de l'Olympe les repas qu'on y servait, et Stace qui fut un jour admis à l'honneur de s'y asseoir se crut à la table même de Jupiter. Assurément, on ne saurait faire trop large part à la flatterie dans les descriptions enthousiastes des deux poètes. Il ne faut pas moins reconnaître la splendeur qui régnait à la cour des Césars.

Sur les côtés du palais, on a découvert encore des salles nombreuses, dont l'attribution est incertaine. L'une d'elles, qui est située à droite de l'*Aula regia*, semble être la basilique où l'Empereur rendait la justice. Les autres constituaient, sans doute, les appartements privés.

Un stade, ceint d'une galerie à deux étages, s'étendait à proximité. On y exécutait des jeux athlétiques, des courses à pied, des récitations de poésie, des chœurs de harpe et de chant.

Cette magnifique demeure servit de cadre à la plus sombre existence. Domitien vécut ses dernières années dans la crainte continuelle des conjurations. Assiégé de terreurs, vieilli avant l'âge, soupçonnant tous ceux qui l'approchaient, croyant percevoir dans les moindres faits un présage sinistre, il n'osait plus sortir de son palais. On le voyait errer seul, pâle et farouche,

sous les portiques. Les délateurs, cette plaie hideuse de l'empire romain, exploitaient sa frayeur. Les supplices succédaient aux supplices. Chaque famille noble était frappée à son tour. « Dans la noblesse, disait Juvénal, c'est un miracle de vieillir. » Plus Domitien avait peur, plus il devenait cruel. Mais, comme il advient toujours, chaque supplice nouveau provoquait une conspiration nouvelle, chaque victime un vengeur. Il fournit lui-même les moyens de le tuer. Le 18 septembre 96, un prétendu dénonciateur qu'il recevait en audience secrète lui enfonça un poignard dans le ventre.

L'Empire touchait à son déclin, quand Septime Sévère imagina de se faire construire sur le Palatin une habitation qui éclipsât toutes les autres. Ce prince, dont la figure et l'accent ne révélaient que trop l'origine africaine, éprouvait le besoin de rehausser le prestige de sa dynastie aux yeux du peuple que les hasards de l'élection militaire l'avaient appelé à gouverner. Il s'établit à la seule place qui restât libre sur la colline, c'est-à-dire en face du Cælius, au delà du stade bâti par les Flaviens. Pour étendre la surface disponible, il prolongea la crête par d'énormes substructions. Rien ne subsiste de ce palais grandiose, sinon des murs croulants, des co-

lonnes rompues, des voûtes effondrées. Toutefois on reconnaît encore la loge impériale, superbe terrasse qui, dominant le Grand Cirque, permettait à l'Empereur de suivre les jeux sans sortir de chez lui, comme faisait Auguste.

Quelques soubassements situés en contrebas, le long de la Voie Triomphale, sont aussi tout ce qui reste du fameux *Septizonium*. Cette gigantesque façade se composait d'un portique, à trois ordres étagés, qui se développait sur cent mètres de long. Par une fortune singulière, l'édifice parvint jusqu'au seizième siècle, sans trop souffrir ni du temps ni des hommes. Mais, vers 1585, Sixte-Quint le fit jeter bas pour en tirer les matériaux nécessaires à ses entreprises architecturales.

Après le transfert de la capitale à Byzance (330), les palais des Césars se dégradèrent, faute d'entretien. Au cinquième siècle, les Goths et les Vandales pillèrent le peu qu'on y avait laissé de richesses. Quand la Ville Éternelle tomba au rang de préfecture grecque, les monuments délabrés du Palatin servirent de résidence aux fonctionnaires helléniques. Le Duc de Rome, chef de l'administration provinciale, y avait sa demeure et sa chancellerie. De temps à autre,

l'Exarque de Ravenne, véritable roi d'Italie, venait y faire un bref séjour. On l'accueillait avec les plus grands honneurs, tous les étendards et toutes les croix dehors; car il avait dignité de patrice et disposait d'un pouvoir exorbitant.

Une fois, en 663, on vit arriver au Palatin l'*Autocrator* lui-même, Constant II. Les Romains, qui depuis deux siècles et demi n'avaient pas vu un empereur, n'oublièrent de longtemps celui-ci. Après les avoir éblouis par sa splendeur, édifiés par sa dévotion, il les rançonna impitoyablement. Lorsque enfin la conquête lombarde eut anéanti l'Exarchat, les palais impériaux n'abritèrent plus personne. Leurs murs chancelants s'écroulèrent aussitôt. La végétation accomplit alors son œuvre lente et poétique, à laquelle rien ne résiste : elle recouvrit tout.

Au seizième siècle, l'art perfectionna le travail de la nature. Les jardins merveilleux des Farnèse ensevelirent sous les fleurs la colline qui avait vu naître et mourir la puissance romaine, où s'était fondée puis dissoute la société la plus forte, la plus féconde et, malgré des époques détestables, la plus glorieuse qu'aient instituée les hommes.

LE CAPITOLE

L'Église et le Couvent d'*Ara-Caeli*. — Le Capitole au moyen âge. — La statue de Marc-Aurèle. — Le Palais des Conservateurs et le Musée Capitolin.

De tous les monuments qui faisaient jadis la gloire du Capitole, quelques débris du *Tabularium* sont tout ce qui subsiste. Nul vestige ne rappelle le fameux Temple de Jupiter Optimus Maximus, « demeure terrestre du roi des dieux », comme l'appelait Cicéron, ni le Temple de Jupiter Férétrien, où s'entassaient les trophées des peuples vaincus, ni les trente autres sanctuaires où les images de toutes les divinités se trouvaient réunies comme au centre de la religion et de l'empire.

L'établissement du christianisme et l'exode à Constantinople entraînèrent peu à peu la déchéance des édifices capitolins. Leur ruine fut consommée par les Goths de Totila, qui les incendièrent en 546. Alors, ce ne fut plus qu'un amas de décombres, dont la végétation s'empara bientôt.